

Les inégalités, c'est pas bien

« Tant qu'on a la santé », *Sociétal*, n° 66, 2009, pp. 127-133.

Julien Damon

Professeur associé à Sciences-Po (Master d'urbanisme)

Davantage que la pauvreté, les inégalités seraient à l'origine de la plupart des problèmes sociaux et sanitaires. Cette thèse ressort aujourd'hui renforcée – ce qui fera plaisir aux tenants de l'égalitarisme (plus ou moins radical) – par des compilations et comparaisons de données internationales et infranationales (en particulier aux Etats-Unis). Si l'accumulation d'informations et de corrélations ne peut laisser insensible, l'intégrisme anti-inégalités a cependant des limites.

Dans l'éternel débat académique, philosophique et politique sur les inégalités, la nouvelle pièce est apportée par deux épidémiologistes anglais, également formés à l'économie. Le propos de Richard Wilkinson et Kate Pickett, qui a déjà fait des vagues politiques des deux côtés de l'Atlantique, est simple : les inégalités sont dangereuses pour les individus et pour les sociétés. Il n'y a pas grande originalité dans une telle affirmation. La mobilisation d'un important travail sur plusieurs décennies de construction d'indicateurs et de séries comparatives permet assurément de mieux l'amener.

Wilkinson et Pickett font dans la description, mais aussi dans la prescription. Si les inégalités ce n'est pas bien (comme diraient des enfants), alors l'égalité c'est mieux. On peut ainsi ironiquement décrier ce qui serait de la naïveté dans l'analyse. Il y a probablement un peu de candeur dans certaines conclusions et préconisations de nos auteurs. Il y a surtout chez eux un appétit politique de réformes et de transformations qui les amène à considérer leur ouvrage comme un texte rigoureux mais aussi comme un instrument militant¹. Leur ambition : rénover et renouveler le combat contre les inégalités. Relevons d'emblée un certain messianisme des deux experts qui aspirent, en toute simplicité, à « changer notre expérience du monde ».

Un tableau troublant sur les impacts des inégalités de revenus

Nous sommes inondés de travaux établissant des liens entre pauvreté et mauvaise santé (ce qui, soit dit en passant, n'a rien de contre intuitif...)². L'originalité de la démarche est d'établir les mêmes types de corrélations (qui – on le sait – ne sont pas nécessairement causalité) – entre niveau des inégalités, problèmes de santé et problèmes sociaux plus généraux. Constaté que les riches sont, en moyenne, dans un pays plus heureux et en meilleure santé que les pauvres ne constitue pas une grande avancée. Il est en revanche plus inhabituel de montrer que le niveau moyen des richesses peut grandement varier selon les pays, sans influence notable sur le niveau moyen de bien-être.

Le grand intérêt de l'ouvrage est d'avoir collecté, en puisant aux meilleures sources, des données internationalement comparables sur un ensemble impressionnant de problèmes sociaux : homicides, emprisonnement, maternités précoces, performances éducatives des enfants, obésité, mortalité infantile, espérance de vie, santé mentale, addictions, mais aussi

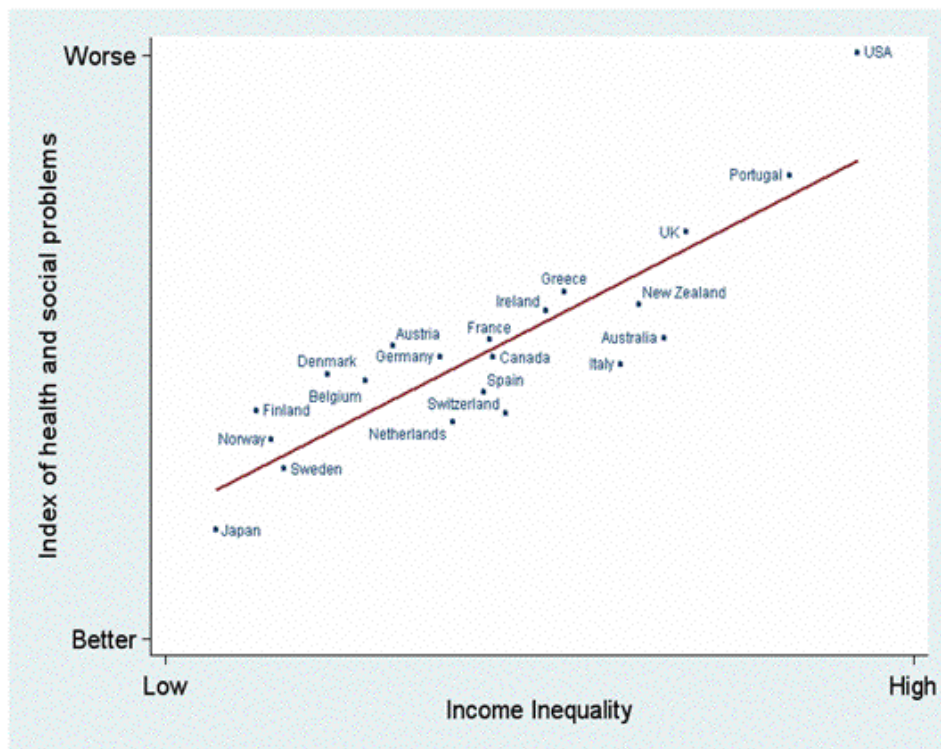
¹. Les auteurs ont même investi pour qu'une organisation promeuve leurs conclusions. On trouvera sur le site Internet créé à cet effet un très utile matériau rassemblant les données et graphiques des auteurs. www.equalitytrust.org.uk

². Voir, pour la France, les réguliers et copieux rapports de l'Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale (ONPES). www.travail-solidarite.gouv.fr/web/observatoire-national-pauvrete-exclusion-sociale/

niveau de confiance, mobilité sociale. Toutes les données réunies permettent de comparer internationalement une vingtaine de pays riches ainsi que sur le plan infranational les 50 États des États-Unis.

Agrégeant leurs informations, les auteurs ont même constitué un indicateur synthétique des problèmes sociaux et sanitaires pour chaque pays et pour chacun des États américains³. Sur tout un ensemble de thèmes, ils proposent un graphique et une rapide interprétation. Le graphique sur la corrélation entre leur indicateur de synthèse et les niveaux d'inégalités de revenus est présenté à plusieurs occasions dans le texte.

Graphique 1. Les problèmes sanitaires et sociaux sont plus graves dans les sociétés plus inégales



Ce ne sont pas les inégalités internationales qui comptent, mais le niveau des disparités nationales. Dit d'une autre façon, ce n'est pas le revenu moyen qui est lié à l'état de santé et aux problèmes sociaux, mais bien le niveau des inégalités.

L'indicateur de bien-être des enfants, établi par l'UNICEF, est ainsi corrélé au niveau des inégalités. Finlande, Suède, Danemark et Norvège s'en sortent très bien, quand les États-Unis ou le Royaume-Uni concentrent hauts niveaux d'inégalités et de mal-être des enfants.

En matière de confiance, la part des personnes considérant qu'elles peuvent faire confiance à la plupart des gens est également corrélée au niveau des inégalités de revenu. Ici encore les pays nordiques s'en sortent le mieux. Singapour, Portugal et États-Unis se trouvent en revanche dans la partie faible.

³. Sur la constitution d'un autre indicateur agrégé de ce type, voir Florence Jany-Catrice, Rabih Zotti, « La santé sociale des territoires. Un indicateur de santé sociale pour les régions françaises », *Futuribles*, n° 350, 2009, pp. 65-88

Pour ce qui relève de l'aide au développement, la corrélation est également nette entre inégalités de revenus et parts du PIB affectées à l'aide internationale.

Les auteurs observent une autre corrélation claire entre la part de la population affectée par une maladie mentale et inégalités de revenus. Une nouvelle fois, les Etats-Unis sont les plus problématiques, avec l'Australie et le Royaume-Uni, quand la situation est sur ce plan plus favorable au Japon, en Belgique ou en Allemagne. Il en va de même avec l'usage de drogues illégales.

En matière de santé, la « grande idée » est que ce qui compte le plus sur le registre de la mortalité et de la santé relève moins du niveau global de richesse d'une société, mais de la distribution de cette richesse dans la société. Plus la société est égalitaire, mieux vont les habitants qui y vivent. La conclusion a tout de même de quoi faire réfléchir... Elle est étayée par des droites de régression assez parlantes au sujet de la mortalité infantile, de l'obésité et de l'espérance de vie.

En neuf chapitres à la fois documentés et accessibles⁴, les auteurs alimentent élégamment leur propos sur les sociétés riches qui, par leurs niveaux élevés d'inégalités, seraient « dysfonctionnelles », « malades ».

xxxx Encadré. Les inégalités mesurées et analysées par l'OCDE xxxx

L'important rapport publié en 2008 par l'OCDE sur les inégalités et la pauvreté (1) a suscité quelques reprises et peu de commentaires en France. Il est également, curieusement, passé sous silence dans le travail de Wilkinson et Pickett.

Formidable source de définitions et de tableaux, ce rapport comble un manque. Il fallait une analyse comparative solide sur ce sujet si important de l'évolution des revenus et des inégalités. L'expert se régala de la quantité et de la qualité des données collectées et analysées. Le novice trouvera de précieuses précisions et des développements très clairs sur les contours et limites des indicateurs retenus (pauvreté relative ou absolue ; seuils variés ; mesures possibles des inégalités).

Quant au panorama général que le rapport dresse, la tendance est nette mais n'est pas catastrophique. Le document signale une intensification assez générale des inégalités. Elle n'a pas cependant un caractère aussi spectaculaire qu'on le pense généralement, et que le soutiennent des auteurs comme Wilkinson et Pickett. Le décalage entre ce que les données montrent et ce que les gens pensent reflète en partie ce que les auteurs du rapport OCDE, Michael Förster et Marco Mira d'Ercole, baptisent astucieusement l'effet « Gala » (ce magazine qui étale la vie des riches). La visibilité grandissante de l'aisance focalise l'attention. Cet effet est certainement d'autant plus puissant en France que l'on se concentre très rapidement, lorsqu'on aborde les inégalités, sur les cas extrêmes des sans-abri (d'un côté) et des patrons du CAC 40 (de l'autre). On a toujours l'impression qu'il y aurait, d'une part, plus de pauvres et, d'autre part, plus de très riches.

Et bien rien n'est moins certain... Au contraire, ce que ce rapport de l'OCDE montre c'est que la France est largement préservée du mouvement général (et modéré) de progression de la pauvreté et des inégalités. Des raffinements permettent de pondérer le propos, mais l'image est claire et saisissante. Qu'il s'agisse de pauvreté ou d'inégalité, la France fait partie des rares pays où les phénomènes ont, du milieu des années 1980 au milieu des années 2000, diminué. Le texte montre

⁴. Notons aussi quelques résultats qui ne donnent pas lieu à des graphiques, mais juste à citation. Il en va ainsi de cette étude sur 1 600 joueurs de baseball évoluant dans 29 équipes pendant neuf ans. Qu'apprend-t-on ? Les meilleurs résultats s'observent dans les équipes où les différences de revenus entre les joueurs sont les plus faibles. CQFD une nouvelle fois.

rigoureusement que ce que l'on nous assène depuis des années (une croissance forte des inégalités et de la pauvreté) est faux. Tout simplement faux.

On devrait après ce rapport (et en consultant régulièrement le site qui lui est dédié www.oecd.org/els/social/inegalite ainsi que l'excellent www.inegalites.fr) dire moins de bêtises, d'inexactitudes et d'exagérations sur les évolutions des inégalités et du dénuement en France. Il n'est pas pour autant certain qu'on en lise moins. Hélas.

(1) OCDE, *Croissance et inégalités. Distribution des revenus et pauvreté dans les pays de l'OCDE*, Paris, OCDE, 2008, 341 pages.

XXXX XXXX XXXX XXXX XXXX XXXX XXXX

Des explications et préconisations assez faibles

Tous les différents problèmes sociaux auraient donc une racine commune : l'étendu des inégalités. Les auteurs repassent par les sciences naturelles pour tenter d'expliquer un tel phénomène. Dans un passage étrange sur les hommes, les chimpanzés et les bonobos, ils décrivent l'humanité comme intrinsèquement et naturellement rétive aux inégalités, qui mettraient de fait en danger l'espèce... Ils cherchent surtout à montrer un lien entre estime de soi et ce qu'ils baptisent « insécurité sociale ». Considérant, à raison, qu'inégalités et pauvreté ne sont pas seulement des problèmes de mesure statistique, mais surtout des questions de représentations et d'appréciations relatives, ils écrivent que des inégalités élevées produisent mécaniquement de la honte, de la dégradation statutaire, de l'angoisse, du ressentiment. Ils voient là une explication forte – par ailleurs très contestable – du lien entre niveau de violence et niveau des inégalités⁵.

Si l'inégalité est bien le « dénominateur commun » de tous les problèmes sociaux, il faut la combattre. Les auteurs se limitent à souhaiter de la « volonté politique » pour remettre sur l'agenda la question des inégalités. Certes, ils appellent à revenir sur nos modes de surconsommation, à mieux répartir les efforts pour le développement durable, mais ils n'instruisent pas de préconisation très concrète. Deux scénarios généraux ont leur faveur : soit la limitation des inégalités de revenu avant transferts (comme au Japon, où les inégalités de revenus primaires sont faibles), soit des niveaux d'imposition plus élevés pour renforcer les mécanismes de redistribution.

De façon plus inattendue, ils plaident tout de même pour le renforcement des organisations syndicales, et, surtout, pour l'établissement et le développement d'organisations économiques sous forme coopératives, plus égalitaires, plus attachées au bien-être des personnes qui y travaillent, et moins centrées sur le rendement.

Des conclusions et des méthodes discutables

Le message précis du livre est une critique à l'endroit des riches pour les conséquences néfastes de leurs activités et comportements. Au-delà des riches, c'est la richesse même qui est critiquable. Les auteurs soutiennent que les pays riches connaissent, pour la plupart, « un succès matériel mais un échec social ».

« Les sociétés modernes, malgré leur niveau de richesse, sont des échecs sociaux ». La formule peut faire mouche, mais il faudrait alors savoir ce que sont les sociétés modernes... Car le travail ne porte que sur vingt-trois pays « riches ». Il ne prend pas en compte, par

⁵. Les deux auteurs écrivent même que l'inégalité est une « violence structurelle », sans bien préciser ce qu'ils entendent par une telle formule, souvent employée en France...

exemple, les nouveaux Etats membres de l'Union européenne issus du bloc soviétique. Il ne prend pas non plus en compte la Chine et, bien entendu, ne s'intéresse pas à des cas extrêmes d'égalité supposée parfaite, comme la Corée du Nord. On peut vraiment se demander si les conclusions sur la vingtaine de pays de l'échantillon a véritablement une portée générale, ou si une grande partie des corrélations n'est pas fallacieuse...

Wilkinson et Pickett soutiennent également que les pays riches vivent actuellement au sommet des niveaux de progrès. Dans une certaine mesure ils pensent que l'histoire peut s'arrêter. Ils ont assurément raison de noter des changements radicaux dans les pays développés. Dans l'histoire de l'humanité, la période se distingue certainement par le fait que pour la première fois les riches sont plus minces que les défavorisés⁶. Peut-on en inférer que d'autres progrès sont impossibles ?

Autre critique à apporter, leur définition des inégalités est centrée sur les revenus (qui certes ont un lien avec les statuts). Trop peu de développements sont consacrés à d'autres formes d'inégalités, entre hommes et femmes, entre jeunes et vieux, entre communautés, etc. Il est cependant probable que tout ceci a une grande influence tant sur la nature des inégalités que sur leurs conséquences.

Au total, l'ouvrage peut sans aucun doute grandement satisfaire les amateurs des théories de la décroissance, les malthusiens qui considèrent que nous sommes trop nombreux et trop riches sur terre et tous ceux qui veulent la révolution en faveur d'une autre société plus soucieuse du bien-être que de la croissance⁷. Il prête toutefois largement – on l'a vu – à la critique. Au final – la formule s'impose – un livre inégal, qui n'est pas toujours convainquant mais qui demeure à bien des égards captivant.

LE LIVRE ET SON AUTEUR

Richard Wilkinson, Kate Pickett, *The Spirit Level. Why More Equal Societies Almost Always Do Better*, Londres, Allen Lane, 2009, 331 pages.

⁶. Pour une perspective plus générale sur ce problème épidémiologique indiscutable, voir Didier Tabuteau, *2025 : l'odyssée de la Sécu*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, coll. « Aube Nord », 2008.

⁷. L'ouvrage s'inscrit dans une famille d'ouvrages connaissant un succès certain, rédigé par des scientifiques issus de sciences naturelles et intéressés par l'économie, qui tous soutiennent combien nos modes de consommation, emmenés par l'économie « libérale », sont pervers. Voir par exemple, Richard Layard, *Happiness, Lessons from a new science*, Londres, Penguin, 2005 (et notre recension critique dans *Sociétal*, n° 49, 2005, pp. 103-106. On trouve d'ailleurs une phrase de Layard sur la couverture de *Spirit Level* pour dire qu'il s'agit d'un livre « profondément important ».